

REVIEWS / COMPTES RENDUS

Julia Posca, *Travailler moins ne suffit pas* (Montréal: Écosociété, 2023)

SALUONS D'EMBLÉE la parution de l'essai de la sociologue Julia Posca! Certes, il ne s'agit pas d'un ouvrage scientifique mais sa publication a soulevé une vague d'appréciations qui témoigne de la pertinence des propos critiques sur le travail contemporain. En ce sens, il me semble nécessaire de multiplier les occasions de s'intéresser au travail. À ce que je sache, il s'agit toujours et encore d'une institution au centre de la structuration de nos sociétés capitalistes inégalitaires et de ses modes de production et de distribution de la richesse. En dépit de son caractère pamphlétaire, l'essai de Posca repose sur de solides bases qui forment le socle de son analyse du travail. Bien que les références empruntées aux quotidiens d'information soient placées au même rang que les ouvrages, surtout sociologiques, des penseurs contemporains critiques du travail, Posca maîtrise l'art de la critique du travail salarié.

Présenté comme « une enquête », l'ouvrage s'ouvre sur le récit du décès d'un jeune salarié de la *City* londonienne, mort d'usure et de surtravail. « C'est dans la nature même du capitalisme de refuser les limites et d'entraîner de la part des grandes entreprises, tous secteurs confondus, des comportements qu'on n'aura aucun mal à qualifier de "pathologiques". » (10) La thèse soutenue par Posca dans le livre est qu'il ne suffit pas de travailler moins pour ré-enchanter

le travail. En effet, « [La réduction du temps de travail] est-elle véritablement à même de "réenchanter" le travail, de lui redonner un sens et de permettre aux personnes salariées de se sentir utiles et valorisées? En d'autres mots, est-ce seulement le nombre d'heures travaillées qui pose problème ou bien le travail lui-même? » (12)

Cette thèse se déploie en quatre moments. Dans le Chapitre 1, l'auteur présente quelques exemples actuels de réduction du temps de travail, décidée à l'échelle d'une entreprise ou d'un territoire. En soulignant les avantages qui résultent de ces expérimentations, Posca règle d'emblée la question de la perte de productivité, les résultats étant généralement favorables à la performance des entreprises.

Dans le second chapitre, à mon avis le plus important, Posca rappelle l'histoire des résistances au travail et des luttes pour la réduction du temps de travail dans le contexte de l'industrialisation et de la généralisation du travail salarié. Ce chapitre est central en cela qu'il forme le cœur analytique du propos de l'auteur. Il met en évidence les compromis au conflit de classe entre, d'un côté, les travailleuses et travailleurs et, de l'autre, les patrons et leur discipline sur les questions de salaire et d'organisation du travail, ainsi que les réponses que constituent les lois sociales et du travail, de même que la consommation de masse; « il faut comprendre que la semaine de travail, qui a évolué au gré du développement du capitalisme industriel, est le résultat d'un

rapport de force, mais aussi le fruit d'une organisation du travail en constante évolution, d'un encadrement législatif et d'une norme de consommation qui justifie en retour le temps passé au travail. » (58-59)

L'un des plus importants fils conducteurs de l'argumentation de l'autrice concerne l'articulation entre travail et consommation. La consommation marque un moment du développement de l'économie politique du capitalisme. Non seulement la satisfaction des besoins y est structurellement médiatisée par les marchés du travail et des biens de consommation, mais la production de masse, au 20^e siècle, favorise la consolidation du détour consumériste. La consommation permet bien entendu de garantir des débouchés pour la production à productivité croissante. Posca insiste toutefois sur l'articulation entre l'aliénation des travailleuses et travailleurs et la consommation compensatoire. Ainsi, dans une perspective décroissantiste, c'est en se réappropriant les modalités et les finalités de l'activité de travail que la consommation pourra cesser d'être un exutoire de la dépossession sociale de soi dans la dynamique capitaliste.

Une question s'en dégage. Si Posca écrit que « Le rapport des salariés au temps de travail et au temps hors travail a changé à mesure que leur fonction au sein du capitalisme se transformait » mais que les temps libres dégagés de la diminution de la journée de travail sont « consacr[és] à des loisirs frivoles ou à l'achat de babioles clinquantes, » (51) peut-on lui donner raison lorsqu'elle revendique une nouvelle diminution du temps de travail pour promouvoir l'émancipation? À la lumière de l'ensemble du livre, quelles sont les autres conditions dont il faudrait tenir compte pour que cette émancipation advienne réellement?

Le Chapitre 3 pose des éléments qui contribueront à étayer la réponse. Il porte sur l'activité même de travail. Car à quoi bon diminuer le temps de travail si les heures qui y sont consacrées sont de piètre qualité et empêchent ainsi de participer à l'émancipation? Posca présente différents exemples issus de la littérature scientifique et d'articles de journaux qui mettent en évidence les souffrances vécues au travail. Elle évoque alors, non seulement les souffrances physiques et psychologiques, mais aussi les piètres conditions d'emploi, en particulier dans le secteur des soins aux personnes, et les mauvaises conditions de travail résultant notamment de la robotisation. Clin d'œil à la dernière enquête menée par Graeber, elle mentionne aussi le sentiment d'inutilité de certain.es salarié.es par rapport à leur travail.

Tout aussi touffu, le Chapitre 4 clôt l'essai avec un appel à repenser nos modèles économiques et productifs; « s'il est vivement souhaitable de réduire globalement les heures durant lesquelles nous travaillons, il faut aussi se questionner sur les fins que nous poursuivons à travers ce travail et sur l'infrastructure économique qu'il alimente. On ne peut plus se contenter de réformer le capitalisme. » (93) La sociologue propose par conséquent de démocratiser le travail et l'économie, de produire en vue de finalités utiles et d'en finir avec le consumérisme (98)

En se ressaisissant de la question des conditions de possibilité de l'émancipation, on peut se demander comment Posca souhaite nous convaincre de démocratiser le travail et de ré-encadrer l'économie pour qu'ils deviennent écologiquement soutenables et vecteurs d'émancipation. Car, il faut bien le dire, la démocratie industrielle et l'autonomie au travail, la planification économique et les décisions populaires

requièrent de la disponibilité et des savoir-faire exigeants. En outre, articuler ces « réformes radicales » avec une prise en considération des « besoins authentiques » me semble plutôt hasardeux, surtout si l'on a posé, comme le fait Posca dans le livre, que les personnes sont aliénées dans leurs relations aux besoins en raison du consumérisme. Si l'une des forces de cet essai découle de la capacité de l'autrice de tenir ensemble travail et consommation, elle ne paraît pas résoudre, quoi qu'on en dise, les difficultés qu'il y aurait à remettre nos modes de vie et de travail dans le bon sens une fois qu'on se serait débarrassés du capitalisme, précisément parce que celui-ci a forgé notre monde et que c'est donc à partir de « notre aliénation » qu'il faut pourtant s'émanciper. Tout en ne résolvant pas cette aporie, le livre éclaire à tout le moins les dangers du statu quo.

MARIE-PIERRE BOUCHER

Université du Québec en Outaouais

Jonathan Durand Folco et Jonathan Martineau, *Le capital algorithmique : accumulation, pouvoir et résistance à l'ère de l'intelligence artificielle* (Montréal: Éditions Écosociété, 2023)

L'OUVRAGE DE Durand Folco et Martineau présente un projet ambitieux : développer une réflexion théorique holistique et interdisciplinaire sur le capitalisme algorithmique, soit le stade du capitalisme auquel le capitalisme néolibéral serait en train de céder place depuis la fin des années 2000. Ce moment pivot est marqué à la fois par une crise financière globale et par l'ascension vigoureuse des compagnies technologiques au cœur de l'économie et des relations sociales.

Il est urgent, notent les auteurs, « de développer une théorie critique des

algorithmes, c'est-à-dire une démarche interdisciplinaire qui vise à comprendre les multiples ramifications de la logique algorithmique, » (29) pas seulement pour son intérêt universitaire, mais également dans une perspective de résistance. Les auteurs s'engagent dans ce large projet à travers vingt « thèses » – chacune constituant un chapitre – qui étayent sur près de 500 pages un argumentaire appuyé et recherché, et de façon générale habilement construit même si l'on peut par moment en chercher le fil.

Le cadre théorique qui soutiendra l'ensemble de l'ouvrage (les auteurs posent aussi onze « hypothèses fondatrices »), présenté au début du livre, s'inspire des travaux de trois autrices : Nancy Fraser, de laquelle on retiendra une conception du capitalisme en tant qu'ordre social; Soshana Zuboff, de laquelle on tire principalement les théories sur la centralité des données dans le capitalisme contemporain; et Kate Crawford, qui remet à l'avant-plan le rôle étonnamment souvent négligé du travail à « l'ère numérique ». C'est à l'intersection de cette triade « capitalisme – travail – données » que se situe l'intention des auteurs de rendre une « théorie globale et critique du capitalisme algorithmique. » (50)

La richesse pressentie du cadre théorique ne produit malheureusement pas les retombées attendues. Sa présence devient rapidement diffuse, et parfois même reléguée derrière un cadre très définitivement ancré dans l'économie politique marxiste dont les subtilités souhaitées par les auteurs apparaissent principalement dans la littérature présentée et trop peu dans leur propre analyse.

Cela n'empêche toutefois pas les auteurs de livrer un exposé probant sur la plupart des fondements de leur réflexion, particulièrement en ce qui concerne la question du travail. La thèse 8, dans laquelle il est soutenu que le « capitalisme